

Thèmes et formes

Carole Fréchette and Diane Pavlovic

Number 42, 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26916ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fréchette, C. & Pavlovic, D. (1987). Thèmes et formes. *Jeu*, (42), 40–48.

thèmes et formes

Que nous disaient les vingt-sept spectacles de la Quinzaine, comment le disaient-ils? Certaines préoccupations, certains styles y étaient-ils dominants? Leur examen attentif permet-il de prendre le pouls du théâtre actuel ou révèle-t-il simplement celui d'Alexandre Hausvater, grand responsable de cet assemblage hétéroclite? Nous partons du principe suivant: cet alignement de productions, sans être représentatif de tout ce qui se fait sur toutes les scènes, constitue une tranche de vie théâtrale incomplète, sans doute, mais assez large pour que s'y manifestent des tendances, des courants.

Les courtes réflexions qui suivent se situent quelque part entre ces diverses pulsations: celle du théâtre tel qu'il se fait actuellement, celle d'Alexandre Hausvater et la nôtre propre. Réflexions qui sont à l'enseigne de la liberté (de structures, d'associations) et de la subjectivité.



•Exacerbation des signes de la sexualité dans *Mademoiselle Julie*, ou comment donner au répertoire «une forme plus directe, plus sensuelle».

questions sur l'image et la parole

texte ou non-texte

Plus du tiers des productions de cette Quinzaine établissaient leur propos en tablant sur les images d'abord, sur un environnement visuel qui soit le principal porteur du sens. On sait qu'il ne s'agit pas de la simple tendance d'une sélection axée sur l'accessibilité des spectacles, mais d'un courant réel dans le théâtre contemporain. Les pièces à texte mettaient elles-mêmes l'accent sur un autre langage: le jeu, la scénographie, le corps. Radicalement dépoussiéré, le répertoire nous parvenait sous une forme que l'on voulait plus «directe», plus sensuelle (amputation des vers des *Femmes savantes*, stylisation extrême du *Procès* et de *Il Jus de Robin & Marion*, exacerbation des signes de la sexualité dans *Mademoiselle Julie*): on fait de moins en moins confiance à la seule parole. S'adresser à l'oeil et aux sens, voilà, semble-t-il, le moyen le plus sûr de s'adresser à l'intelligence. Texte ou non-texte? La question brûlante de ce festival est revenue très souvent au cours des discussions.

Questions: Pourquoi l'engouement actuel pour l'image? Pourquoi ce goût du texte embrouillé, balbutié, voilé? Pourquoi tant de silence?

peintres et sculpteurs

Quatre spectacles étaient conçus par des plasticiens venus au théâtre (*Replika VI*, *Couteauoiseau*, *Auspices of Blackbirds*, *Stoeprand*), en mal de mouvement et de contact avec un public. Dynamisme? Pluridisciplinarité? Sans doute. Mais il y a lieu de se demander ce qu'énonce ce nouveau formalisme, surtout s'il se voue aux gadgets technologiques ou au faux dépouillement d'une version esthétisée du théâtre pauvre. L'image démontre ou occulte ses propres thèses...

douleur muette

Piel de Toro, *Replika VI*, *Couteauoiseau*, *Stoeprand*. Quatre exemples de «théâtre d'images». Des spectacles fort différents qui ont pour thème l'oppression, l'horreur de l'Holocauste, la violence, la solitude. Au-delà des discours et des esthétiques dissemblables, une même impression se dégage de ces représentations: celle d'une souffrance étouffée, d'une douleur muette. Personnages violentés, écrasés, anéantis, enfermés dans leur tête, musique assommante, absence totale de communication.

Questions: Le silence est-il plus apte que les mots à traduire le désarroi actuel? Faut-il voir dans ce mutisme un aveu d'impuissance?

le règne de l'ambiguïté...

Ces quatre spectacles jettent en pâture à l'assistance un flot d'images, quelquefois simplistes, quelquefois très fortes et riches de significations. On peut parler d'oeuvres «ouvertes» qui laissent toute la place à l'imaginaire du spectateur, l'invitant à trouver, dans cette mosaïque éclatée, le fil conducteur, parfois bien caché, enfoui sous de nombreuses strates de signes énigmatiques.

... et du morcellement

Peut-être est-ce dû à l'importance accrue du visuel, de la médiatisation et des fictions superposées: plusieurs productions avaient la structure morcelée d'une suite de clichés photographiques. La linéarité est, elle aussi, passée de mode. Plutôt que les vieilles montées dramatiques, on nous offrait de l'instantané et du fragmentaire; influence de l'informatique, du nucléaire. Croit-on le public incapable de se concentrer longtemps sur une même

chose? On passait rapidement d'une image ou d'une situation à une autre (*Auspices of Blackbirds*; *Stoeprand*; les spectacles à sketches de Cathy Jones et de Fred Curchack), ou encore, on reproduisait *ad nauseam* le même canevas (*Lucky Strike*; *Wild Child*, avec sa pléthore de «new routines»; *Couteauoiseau* et *Piel de Toro*, fondés sur la répétition; *Replika VI*, inlassable redite d'une seule et même idée), accolant des univers ou des micro-unités en une succession où l'importance était accordée à chaque fragment plus qu'à la somme. Si, dans certains cas, cette esthétique avait du sens (le rituel de *Piel de Toro* se fondait sur cette symétrie des six combats réglementaires; *Couteauoiseau* dénonçait précisément l'uniformité absolue qu'il démontrait; *Stoeprand* proposait un monde assez complexe pour qu'on ait envie de s'y retrouver), dans tous les autres, le spectacle souffrait d'un manque d'unité organique évident. Sans viser à être une somme, une production ne peut se contenter, par effet de mode, de se réduire à une suite d'unités : la sélection de la Quinzaine est là pour nous le prouver.

réalisme?

La plupart des spectacles fondés sur un texte écrit coïncidaient avec une volonté de réalisme : c'est dire à quel point ce dernier est en perte de vitesse. La poésie, l'imaginaire et l'inconscient prennent toute la place. Des textes de facture aussi «classique» que *Jessica* n'hésitaient pas à frayer avec le surnaturel; dans les productions, les procédés anti-réalistes (masques, marionnettes, etc.) abondaient. Le théâtre se détache décidément du mimétisme. Les bureaux des juges s'ouvrent sur d'immenses colonnes nimbées de lumière (*Being at home with Claude*), les intérieurs bourgeois sont maculés de coulées rougeâtres (*Liens de sang*); et il fallait voir combien démodé paraissait le décor cuisino-corde à linge d'*En pièces détachées*... Il n'y a plus de place sur scène pour la plate imitation : entré de plain-pied dans la société de l'artifice («The mind is blind to the meaning of dreaming», scandait Fred Curchack), le théâtre se fait, de plus en plus, spectacle.



Stoeprand, un théâtre d'images faisant état d'une douleur muette.



Liens de sang, du Théâtre de la Commune (Québec), mettait en scène un personnage féminin «positif» dont il devenait obsédant de chercher la face cachée. Sur la photo : Micheline Bernard et René Massicotte.

questions

Derrière l'ambiguïté cultivée dans le théâtre d'images, derrière le flou artistique, derrière l'énigme permanente, n'y a-t-il pas, au fond, une forme de refus? Refus de dire? Refus de la rencontre réelle avec le spectateur?

Autres questions : Avez-vous aussi l'impression que le texte dramatique est sclérosé? Que ce n'est pas par le texte que le théâtre avance actuellement? La clarté, la précision, la beauté des mots vous manquent-elles quelquefois? Avez-vous aussi l'impression que nous y reviendrons?

femmes visibles et invisibles

les visibles

Qu'ont en commun *Wedding in Texas*, *Lucky Strike*, *Jessica*, *Piel de Toro*, *Couteauoiseau* et *Mademoiselle Julie*, pour ne nommer que les cas les plus évidents? Des femmes y étaient battues sur scène. Faisons toutes les nuances qui s'imposent sur la volonté parodique de certains, sur le mode onirique (!) utilisé par certains autres, sur les dénonciations, symboles et archétypes, sur les contextes culturels respectifs de ces productions et revenons-en au fait : les femmes battues occupaient une proportion inquiétante des scènes de ce festival. Peu présentes et occupant en général des rôles accessoires (putains de tous genres, victimes plus ou moins consentantes, ambiguës), les femmes servaient souvent d'exutoire à la violence des hommes... même des hommes joués par des femmes (Cathy Jones tenait les deux rôles dans l'un de ses sketches : celui de la fille battue par son chum et celui, beaucoup plus coloré et convaincant, du chum). On pourrait penser que ce «cliché» de la femme battue était utilisé dans un esprit de dénonciation. Or, jusqu'à preuve du contraire, ça n'a pas



«Corps à corps brutal dans un fracas de porcelaine»: le viol de *Couteauoiseau*, tandis qu'une comédienne avance la table sous laquelle il se poursuivra. Photo: Herman Sorgeloos.

été le cas une seule fois. Dans *Wedding in Texas*, elle était plaignarde, vaincue d'avance; dans *Lucky Strike*, elle était un pur fantasme du personnage masculin; dans *Jessica*, la scène où elle se faisait battre constituait un moment fort du drame; dans *Piel de Toro*, elle était associée au désir de violence érotique qu'éprouve le torero devant la bête; dans *Mademoiselle Julie*, la pulsion violente était aussi, avant tout, sexuelle. Même chose pour *Couteauoiseau*, dont l'un des concepteurs, Jan Lauwers, a dit, en table ronde, que la violence était plus difficile pour l'homme qui l'infligeait que pour la femme qui la subissait.

L'époque de l'«image positive» et du discours revendicateur semble bel et bien révolue; pour le plus grand bien du théâtre, diront certains, et ils ont sans doute raison. Pour ce qui est des femmes...

Les invisibles

Parmi les auteurs et les metteurs en scène, ceux qui contrôlent véritablement l'univers scénique, les femmes étaient plus rares. Pour vingt-sept spectacles, quatre auteurs et trois metteurs en scène féminins¹. Cette proportion est probablement assez représentative de l'ensemble de la pratique théâtrale (un peu en dessous pour ce qui est des auteures, peut-être). Faut-il voir un lien entre les visibles et les invisibles? Entre le sexe des auteurs et le discours des personnages? Le raccourci est trop simple, bien sûr. Mieux vaut éviter les interprétations hasardeuses et se contenter de méditer quelques instants sur cette réalité brute: l'infime proportion d'univers scéniques contrôlés par des femmes, dans le paysage théâtral, en cette ère post-féministe.

1. Et encore, parmi ces trois metteuses en scène, nous incluons Mina Mezzadri (pour *Luci di Bobeme*), bien que Raf Vallone nous ait affirmé très clairement l'avoir évincée en cours de répétition. Selon lui, il reste bien peu de chose du projet original («trop féminin») dans le spectacle actuel. Madame Mezzadri n'a d'ailleurs pas assisté à la Quinzaine.

images positives

Liens de sang et *Jessica*, deux spectacles signés par des femmes, mettaient en scène une héroïne en lutte contre la société patriarcale. Ces personnages féminins «positifs» agaçaient presque autant que les multiples femmes bafouées et putains maléfiques des autres spectacles. Pendant qu'on s'évertuait à éveiller en nous la pitié et la compassion, il devenait obsédant de chercher la faille, la face cachée de ces personnages lumineux. Cette dramaturgie apparaissait sclérosée, prisonnière d'un discours. Discours qui n'a plus l'effet d'une provocation, qui ne dérange plus vraiment.

Julie, femme d'ombre et de lumière

Le personnage féminin le plus touchant, le plus bouleversant de cette Quinzaine, demeure sans contredit la Julie de Strindberg. Il y a du beau et du laid dans cette femme, de l'odieux et de l'émouvant, du bourreau et de la victime. Il y a aussi de l'intelligence, de la lucidité et du mystère. Julie, un personnage créé par un homme du XIX^e siècle (qu'on a dit misogynne) et mis en scène par un homme du XX^e siècle (qu'on dit tyrannique). Ô paradoxe, quand tu nous tiens...

sexe et violence

viol

Une scène de *Couteauoiseau*. Sous une longue table dressée pour un repas de fête, un homme et une femme font l'amour violemment. On pourrait dire aussi: un homme viole une femme. Sa femme. Le dos de l'homme se soulève à grands coups et frappe le dessous de la table. À chaque impact, la vaisselle vole en éclats. Bruits de porcelaine fracassée, de verre brisé, grognement, halètement, cris étouffés. La femme résiste un moment, puis semble s'abandonner et participe peu à peu à la frénésie de l'homme.

Ce moment, d'une intense beauté, est un spécimen tout à fait exemplaire d'un certain courant du théâtre actuel: puissance de l'image, ambiguïté, parole étouffée, hystérie, sexe et violence.

attrait ou répulsion?

On a dit de ce spectacle qu'il était un regard implacable sur le monde, une critique féroce de la violence larvée qui se cache derrière le conformisme des bien pensants. Il y a de cela, certainement, mais aussi un plaisir évident à flirter avec cette violence, à la mettre en scène, à se fondre en elle. Comme si le théâtre actuel cherchait davantage à se réconcilier avec la violence qu'à la dénoncer. La violence comme force de vie, liée à Éros?

malaise ou fascination?

Les viols «esthétiques», les cataclysmes grandioses, la brutalité chorégraphiée, la peur, la folie, l'angoisse qu'on retrouve sur tant de scènes exercent une fascination évidente. Leur beauté transcende la menace. Le théâtre s'en porte bien, qui a besoin de conflits et de grandes passions. Mais quelle «lecture» de notre monde faut-il en tirer?

le souvenir

Ce corps à corps brutal dans un fracas de porcelaine dégageait une force incroyable. Le souvenir en est très vif: on le voit, on l'entend encore. Oubliés, l'ambiguïté tendancieuse, l'analyse idéologique, le lien plus ou moins cahotique avec l'ensemble du spectacle. Ne reste que la force de ce moment...

violences privées, violences sociales

petite analyse politique

Si la violence canadienne demeurait axée sur des individus (*Being at home with Claude, Wedding in Texas, Lucky Strike, Jessica, Liens de sang*), celle des productions européennes, asiatique et africaine, surtout, prenait un caractère social ou politique marqué. Le quart des productions de la Quinzaine avaient un contenu politique explicite (le Pouvoir cache l'Histoire, le théâtre la maintient en vie). Thème récurrent: la dénonciation ardente du fascisme sous toutes ses formes (le terme étant ici entendu au sens large de toute doctrine dictatoriale, de tout comportement totalitaire, de tout régime répressif). Bien sûr, la Pologne (*Replika VI*), Israël (*le Procès*), l'Espagne (*Piel de Toro*), l'Inde (*Gasbiram Kotwal*) et l'Afrique du Sud (*Asinamali*) ont un présent plus agité, un passé plus douloureux que les nôtres; leurs cultures respectives diffèrent de notre confort. La bizarre attitude des États-Unis, à cet égard, donne à réfléchir: les deux productions américaines présentées ici étaient retranchées dans des machines à faire rêver, décrochées de l'Histoire et de l'actualité; l'une, dans un formalisme sans grand contenu (*Auspices of Blackbirds*) et l'autre, dans un *entertainment* léger, racoleur et qui ne voulait surtout rien bousculer (*Inquest for Freddy Cbickan*).

engagements

Même dans les activités parallèles de la Quinzaine — rencontres de l'Autre scène —, la violence contemporaine a été interpellée à des degrés divers, avec diverses voix. Dans la première rencontre, deux équipes étaient chargées de proposer une mise en scène d'*Antigone*. La première équipe, presque essentiellement québécoise, l'a ancrée dans la guerre civile du Liban, jouant abstraitement avec l'actualité du jour. La seconde équipe, multiethnique, a parlé d'une table de dissection aseptisée où la voix de Créon, nouveau Big Brother, provenait d'un haut-parleur. Bien que plus approfondie (*Antigone* était rivée à un lieu où l'on doit guérir ou mourir), l'analyse de cette seconde équipe demeurait elle aussi notionnelle, rationnelle. La rencontre «Sur la scène de l'Histoire» a permis de mesurer à quel point le drame et la guerre pouvaient être incarnés, réels. L'un des comédiens d'*Asinamali*, dont le témoignage direct prenait spontanément une forme poétique que personne ne songerait à employer ici, nous a expliqué qu'il aimerait être une femme enceinte, qui porterait un soldat, qui porterait une pierre, qui porterait la liberté. Énoncée aussi simplement, cette formule lourde de sens a semé dans l'assistance une gêne diffuse, faite d'étonnement devant un fossé culturel aussi évident, et de respect devant ce tragique tout à coup si palpable, devant cette urgence si évidemment vécue.



oiseaux

Conséquence de la violence? Archétype de l'idéal, du rêve et de la liberté? Le tiers au moins des spectacles comportaient des oiseaux, silencieux, langoureux, lumineux, imaginaires ou «incarnés»: chant et envol que l'on brimait, mieux, que l'on brisait à la hache dans *Couteauoiseau*, dans *Mademoiselle Julie*, dans *Liens de sang*. Cette déchirure accomplie sur scène devenait le symbole le plus clair du meurtre, devenait la violence la plus radicale; intégrée au processus social dans le premier cas, pure, gratuite et individuelle dans les suivants.

démagogie



Un «entertainment léger, racoleur et qui ne voulait surtout rien bousculer»: la performance narcissique et démagogique de Fred Curchack, *Inquest for Freddy Chickan*.

and now, ladies and gentlemen...

L'entertainment était bien représenté: Cathy Jones, Fred Curchack et les gens du Nexus Theatre nous ont offert d'authentiques spectacles de variétés. Tout y était: participation du public, racolage, farces plates finissant tôt ou tard par virer au tragique — pour prouver le sérieux de l'entreprise —, et prestations excellentes. Cathy Jones et Fred Curchack se transformaient chacun en plusieurs personnages avec un égal bonheur et un même incomparable narcissisme (ne pas confondre narcissisme et performance-solo: Alberto Vidal, d'Espagne, était lui aussi seul en scène, mais sa démarche se situait de toute évidence sur un autre plan); quant aux gens du Nexus Theatre, leur *Gimme That Prime Time Religion*, pour être douteux sur le plan du contenu (on reproduisait à la lettre l'embrigadement que l'on voulait parodier), n'en était pas moins extrêmement bien joué. Que nous disent ces M.C. nouveau genre? Que c'est pas parce qu'on rit que c'est drôle... Mais comme on vous fait chanter, battre la mesure, taper des mains, intervenir, vous passez bien sûr un moment agréable, et vous devenez complices à la vie à la mort de ces prêcheurs même pas déguisés qui vous faisaient jouer les rôles des gens que leurs personnages dupaient...

à méditer

Une phrase méprisante de Raf Vallone à propos de sa metteuse en scène, absente (il avait, a-t-il dit en riant, réussi à la perdre): «Je suis né sur les planches, elle est née sur la table.» Ou: lorsqu'on pense, on s'éloigne des vrais sentiments. Air connu...

ce qu'il en reste

images

Il y a de ces instantanés qui restent en tête longtemps après l'événement, sans que l'on sache pourquoi. La ligne de moustaches de *Gasbiram Kotwal* (certainement le choc culturel le plus absolu de la Quinzaine) et le salut, mains jointes, de ses acteurs, la lumière aveuglante de ce projecteur braqué sur le public (agression oblige) avant le début de *Couteauoiseau*, les sourires enfarinés et les yeux expressifs des cinq interprètes des *Mille Grues*, le décor Ikea (rose pâle, beige et gris) de *Mademoiselle Julie*, dont la lumière, toujours douce, changeait avec les heures du jour.

musiques

Les sonorités incessantes, obsédantes, du *Procès*, les chants de *Robin & Marion* et ceux du Karawane, les trilles modulés de Mohan Agashe (*Gasbiram Kotwal*), la raucité des plaintes de Salvador Távora (*Piel de Toro*), l'accent d'Arnold Wesker (*Annie Wobbler*) et la voix bizarre, coupée des corps et toute proche, de *Krazy Kat*.

divergence

Salvador Távora, le concepteur de *Piel de Toro*, expliquait, lors de la table ronde sur son spectacle, que le théâtre devait creuser l'identité culturelle profonde d'un pays, lui appartenir en propre. La veille, au même endroit, les Israéliens d'Habimah soutenaient au contraire que l'artiste n'a pas de nationalité: même si leur compagnie cherche à promouvoir le théâtre national (et ils jouent en hébreu, geste politique dans ce pays multiculturel), un artiste est, par essence, polyvalent, ouvert à toutes les expériences, à toutes les écoles, à tous les styles. Vieux débat, s'il en est. Et l'esprit dans lequel on l'entrevoit a donné, dans la Quinzaine, les réalisations diverses que l'on sait.

carole fréchette et diane pavlovic